

la république a commué la sentence en un emprisonnement de 20 ans, avec les conséquences sans les peines de la dégradation. Le lieu de réclusion est l'île Ste. Marguerite, déjà célèbre par le séjour qu'y a fait le mystérieux Masque de fer. C'est une chute terrible, pour un maréchal de France, et en même temps une grande leçon à l'adresse de ceux qui pourraient être tentés, plus tard, de passer leur épée entre les fils de la diplomatie. La justice a eu son cours et le coupable subit sa peine : il n'y a donc pas lieu de s'appesantir sur cette lamentable histoire. L'on pourrait cependant à l'aide des seuls faits qui y sont dévoilés, expliquer assez facilement la chute de l'empire et laver la mémoire du défunt empereur de bien des taches que son entourage seul devrait porter. Bazaine n'est pas le seul traître et bien d'autres hauts personnages militaires et civils seraient aujourd'hui fort embarrassés d'expliquer leur conduite si, comme à Bazaine, on leur en demandait un compte quelque peu sévère.

Nous regrettons l'avoir à enregistrer un grand nombre de décès pour le mois qui vient de s'écouler. Le premier nom qui se présente sous notre plume est celui d'Abd-el-Kader, mort le 12 novembre, en Algérie. Ce nom a attiré pendant longtemps l'attention de l'Europe et les faits d'armes du brillant capitaine qui combattit si longtemps contre la France, méritent que nous consacrons un peu plus d'espace que d'ordinaire à sa biographie. Nous empruntons ce qui suit à Vapereau :

Abd-el-Kader (Sidi-el-Hadji-Ouled-Mahiddin), était né vers 1807, aux environs de Mascara, sur le territoire des Hachems. Il fut élevé avec ses trois frères à la *guetna* (sorte de séminaire) de son père, Sidi-el-Mahiddin, marabout très-vénéral de la province d'Oran, qui faisait remonter sa généalogie jusqu'au prophète. Doué d'une intelligence précoce, il expliquait dès l'enfance les passages les plus difficiles du Coran. Plus tard, il se distingua par son éloquence et sa connaissance de l'histoire nationale, en même temps que, par sa fervente piété, il mérita les titres de marabout et de *thaleb* ; c'est-à-dire de saint et de savant. Il ne négligeait pas non plus les exercices du corps et surpassait tous les Arabes par son habileté à manier le cheval et le yatagan. Le dey d'Alger, redoutant son ambition, voulut le faire assassiner. Abd-el-Kader put s'enfuir en Egypte avec son père et se trouva pour la première fois en contact avec la civilisation européenne, au Caire et à Alexandrie. Il alla visiter alors le berceau du prophète, à la Mecque, et se recommanda encore par ce saint pèlerinage à l'attention de ses compatriotes.

Quand il revint en Algérie, Alger était au pouvoir des Français et la domination turque était anéantie dans la province. Les tribus arabes voisines d'Oran crurent le moment favorable pour reconquérir leur indépendance ; elles se soulevèrent, sous le commandement du père d'Abd-el-Kader, battirent les Turcs et s'emparèrent de Mascara. Les habitants de la ville voulurent reconnaître Mahiddin pour roi, mais il se déchargea de cet honneur sur son fils dont l'autorité s'étendit bientôt de proche en proche jusqu'au grand désert.

Dès lors l'histoire d'Abd-el-Kader est l'histoire de la conquête française en Algérie. Encouragé par ses premiers progrès, il se mit à prêcher la guerre sainte et vint avec 10,000 cavaliers assiéger Oran, occupé par nos troupes sous le commandement du général Boyer (1832). Il fit preuve d'un grand courage et ne se décida à la retraite qu'après une lutte de trois jours. L'année suivante, le général Boyer fut remplacé par le général Desmichels, qui battit Abd-el-Kader dans des embuscades sanglantes et mit une garnison sur deux points importants de la côte, Arzew et Mostaganem.

Cependant l'influence de l'émir allait croissant ; il devint bientôt le seul chef des diverses tribus soulevées contre la domination française et put attaquer Tlemcen. En 1834, au milieu du chagrin que lui causa la mort de son père, il eut la satisfaction de conclure avec le général Desmichels un traité qui, faisant du Chélif la limite de ses possessions, lui constituait un véritable royaume, avec Mascara pour capitale, entre l'empire du Maroc, les provinces d'Oran, de Titeri et d'Alger, lui livrait tout le commerce de la province d'Oran et lui donnait le temps de dresser ses troupes contre nous, d'établir un gouvernement régulier, en un mot, de constituer la nationalité arabe. Le cabinet français, abusé, avait cru se décharger sur lui des embarras de l'occupation.

Il lui en créa bientôt de nouveaux. Après avoir brouillé les généraux Voirol et Desmichels, et comprimé, avec l'aide de la France, une révolte dangereuse excitée par quelques chefs jaloux de son autorité, il passe le Chélif et s'empare de Médéah.

Le général Trézel, qui avait remplacé, en 1835, le général Desmichels à Oran, marcha contre l'émir et l'atteignit sur les bords de la Macta ; mais, entouré par 20,000 cavaliers, il dut battre en retraite, après des prodiges de valeur, abandonnant à l'ennemi son ambulance et ses bagages.

Cette victoire doubla le fanatisme des Arabes et jeta la consternation dans notre armée.

Six années plus tard, le général Bugeaud fut nommé gouverneur. Il changea la tactique suivie jusqu'alors, augmenta les colonnes d'attaque, leur donna une plus grande légèreté et organisa ce système de *razzias* qui, en portant nos armes jusqu'aux limites du

désert, fit naître bientôt la famine parmi les Arabes.

Mascara fut prise, en décembre 1841, et un grand nombre de tribus firent leur soumission. Abd-el-Kader redoubla d'efforts, souleva les Kabyles, et recula pas à pas vers le désert, avec les tribus fidèles à sa cause.

La prise de la *Smala*, par le duc d'Aumale, en février 1842, le força à se réfugier sur le territoire de l'empereur du Maroc, qui l'avait presque toujours soutenu sourdement jusque-là, et qui se décida, en 1841, à attaquer les positions françaises.

La victoire complète du général Bugeaud sur les troupes marocaines, à Isly (14 août), et le bombardement de Mogador et de Tanger par le prince de Joinville, guérirent pour toujours l'empereur de l'envie de protéger ouvertement Abd-el-Kader.

Mais l'infatigable émire sut encore trouver chez les peuples fanatiques du Maroc des secours en hommes et en argent, qui lui permirent de se jeter de nouveau sur l'Algérie.

Il fallut encore deux ans pour réduire Abd-el-Kader qui profitait de l'hospitalité d'Abd-er-Rhaman, pour pratiquer des intelligences dans le Maroc et y préparer une révolution à son profit.

Il parvint à soulever en sa faveur un certain nombre de peuplades et contraignit l'empereur à faire cause commune avec les Français contre lui.

Après une tentative inutile contre la ville d'Oudtscha, l'émir remporta deux victoires sur les troupes marocaines, dont la plupart refusaient de le combattre, s'empara d'un de leurs camps, puis de la ville de Teza, et se tourna de nouveau contre les possessions françaises. Enveloppé bientôt par les forces supérieures, il fut contraint de fuir, et après la mort de ses anciens partisans, il vint se rendre au général Lamoricière, sous la condition d'être mené à Alexandrie ou à Saint-Jean d'Acre. Il fut embarqué pour la France avec sa famille, et après avoir été détenu quelque temps au fort Lamalgue, à Toulon, puis au château d'Amboise. L'Assemblée nationale, plusieurs fois saisie des réclamations du prisonnier, jugea qu'il ne pouvait sans inconvénient revoir la terre d'Afrique. Il fut enfin mis en liberté par Napoléon III ; à l'occasion même de la proclamation de l'Empire (2 décembre 1852) et en témoigna la plus vive reconnaissance. Il s'embarqua, le 21 du même mois, avec toute sa suite, pour Brousse, où il vécut dans la retraite jusqu'au tremblement de terre qui détruisit cette ville en 1855. Il passa alors à Constantinople.

Depuis il s'était établi à Damas, où, au mois de juin 1860, il prit généreusement la défense des chrétiens contre les fureurs meurtrières des Druses, et mérita d'être fait grand-croix de la Légion-d'Honneur. " Abd-el-Kader, disait, à propos de ces événements, une correspondance étrangère, vit fort simplement et consacra les économies considérables qu'il réalise sur sa pension de 100,000 francs, payée par la France à l'aobah de perles et de diamants. Il n'a que trois femmes ; de vingt-quatre enfants, il lui en reste onze. Plusieurs de ses frères vivent auprès de lui." En 1863, il a traversé l'Egypte, visité les travaux de l'Isthme de Suez et accompli le pèlerinage de la Mecque.

Lors de la guerre de 1870, il montra toutes ses sympathies pour la France ; et les Allemands ayant tenté de soulever une révolte en Algérie, Abd-el-Kader s'empressa de faire rentrer dans l'ordre ses compatriotes égarés.

A la date du 29 novembre, les journaux ont annoncé la mort du révérend Pierre-Henri Harkin, curé de St. Colomban de Sillery. M. Harkin était né en Irlande, en 1870, et était curé de St. Colomban depuis 1855.

La mort a aussi fait de terribles vides dans notre monde politique. A part l'hon. Alexander Keith, président du conseil législatif de la Nouvelle-Ecosse, notre Sénat a perdu quatre de ses membres, les hons. Blake, Steeves, Locke et Leslie. L'hon. Oliver Blake était né en 1802 et représentait la division de Waterford, Ontario. L'hon. W.H. Steeves était né en 1814 et représentait Saint-Jean du Nouveau-Brunswick ; il est mort le 9 décembre. L'hon. John Locke, né le 15 septembre 1825, représentait la division de Shelburne, N. E., et est mort le 12 décembre. L'hon. James Leslie était le plus âgé de nos hommes politiques ; il était né à Kair, Kincardine, le 4 sept. 1786. Pendant plusieurs années il a été à la tête d'un commerce considérable à Montréal. Il a servi pendant la guerre de 1812 et a fait partie de la milice jusqu'en 1862 ; alors il se retira avec le grade de lieutenant-colonel.

M. Leslie a représenté Montréal-Est à l'assemblée du Bas-Canada, depuis 1824 jusqu'à l'Union, en 1841.

De 1841 à 1848, il a représenté Verchères, dans l'assemblée du Canada. Il fut ensuite appelé au conseil législatif, puis en 1867, il fut nommé sénateur par proclamation royale. M. Leslie est mort le 6 décembre à l'âge patriarcal de 87 ans.

La famille impériale de Prusse se trouve dans le deuil par le décès de la reine Elisabeth, douairière, arrivé le 15 de ce mois, à l'âge de 72 ans.

Nous aurions dû aussi mentionner dans nos derniers bulletins, les noms de Sir Edward Landseer, du comte de Flavigny et d'Ernest Feydeau. Sir Edward Landseer s'était fait un grand renom en Angleterre pour ses peintures remarquables. Un grand nombre de